

# Les Guitares sont de Retour

**La renaissance du tango a ranimé la flamme des orchestres typiques avec les milongas. Mais le versant intimiste du genre avait besoin de voir reflourir les guitares. Elles sont là.**

On associe naturellement la plainte du bandonéon au tango mais comme le prétend un ami en évoquant la musique populaire argentine : « dans ce pays, lorsqu'on secoue un arbre, il en tombe des guitaristes... ». C'est dire en boutade l'importance de l'instrument, non seulement dans le tango mais dans tout le champ du folklore auquel le tango a pu emprunter ça et là. Nombre de guitaristes de tango ont d'ailleurs une sorte de double vie musicale qui les ramène à ce folklore d'où ils viennent souvent.

C'est ainsi : au cœur de l'imagerie tanguera, la guitare dans les bras de Carlos Gardel, l'instrument reclus dans l'armoire par l' amoureux éconduit de *Mi noche triste*, sont aussi incontournables que la cigarette allumée au doigt de la statue de Carlitos sur son tombeau à La Chacarita. On ne réécrira pas l'histoire : la guitare dans le tango préexiste au bandonéon. Elle est présente dans le trio primitif guitare(s)-flûte-violon et ses

variantes, elle est blottie entre les mains du *payador* avant la naissance du tango-chanson, toujours aussi indispensable quand le duo Gardel-Razzano affirme cette expression nouvelle où « le tango monte des pieds aux lèvres » (Discépolo). La guitare est la compagne du troubadour, l'amie, la confidente du chanteur de tango avant que le bandonéon ne vienne imposer son écho plus profond, plus puissant, plus macho.

C'est bien le développement des ensembles orchestraux qui la fit reculer dans l'instrumentation : son manque de puissance (avant l'électrification de l'instrument) la reléguait à l'arrière-plan des orchestres typiques de l'âge d'or, vers la fin des années 30. Plus tard, au milieu des années 60, Bartolomé Palermo ou Roberto Grela lui donnèrent de nouvelles lettres de noblesse dans de petits ensembles ou auprès des chanteurs qu'ils accompagnaient : Nelly Omar,



Roberto Grela

Rubén Juárez avec Grela, alors que Palermo se faisait le complice d'Edmundo Rivero au *Viejo Almacen*, Juanjo Dominguez celui de Goyeneche... et de bien d'autres (Podestá, Echagüe, Marcel) jusqu'à la fermeture du *Caño 14* historique, en 1984.

Le quintette piazzollien lui réserva aussi une place de choix : Oscar López Ruiz, Horacio Malvicino notamment, servirent les six cordes au mieux de l'intérêt de l'univers sonore du maestro. Alors électrifiée, la guitare offre plus de percussion à la rythmique et peut prendre solos et contre-chants sans paraître effacée. Même présence dans le magnifique *Quinteto Real* où la complicité du pianiste Horacio

Salgán et du guitariste Ubaldo De Lío s'élargit aux autres invités... Une fois épuisée l'aventure du *Quinteto Real* initial (une recomposition du groupe intervint en 1999), le duo Salgán - De Lío a continué de magnifier le dialogue piano-bandonéon tandis que Troilo, qui eut un temps son propre quatuor avec De Lío, enregistrait en duo avec Grela ou auprès du quatuor de son ami guitariste (entre 1953 et 1969). Tout ceci, sur fond de crise et de disparition progressive des *típicas* qui conduisit Leopoldo Federico à s'associer lui aussi avec Grela dans un quatuor de grande qualité.

Dans le grand mouvement de renaissance du genre, la guitare – sèche ou amplifiée – est revenue en vogue sur le double versant de l'accompagnement du chant et des ensembles orchestraux spécifiques, quand il ne s'agit pas tout simplement de solistes. La tradition du répertoire *criollo* gardélien avec guitares n'est pas morte. L'irruption d'un produit discographique très promu comme l'album de Cristóbal Repetto chez *Universal* en 2004 (très beau répertoire, présence scénique indéniable ; après, on aime ou pas le timbre

nasillard « années 30 » délibérément affecté) a remis en lumière l'accompagnement de guitares.

Il a fait vivre des soirées d'émotions raffinées en octobre dernier à Buenos Aires, au café *La Vaca Profana*,



Photo : Philippe Fassier

Rudy Flores

Elle ne saurait faire oublier d'autres expressions tout aussi méritoires, sinon plus, de chanteurs-guitaristes. Notons l'album *Guitara y voz* de Brian Chambouleyron, d'une extrême finesse instrumentale (2006). Ce Parisien d'origine mais bel et bien argentin, assidu du répertoire 1920-30, a rodé son travail au sein des spectacles *Recuerdos son recuerdos* ou *Glorias Porteñas* avant de s'installer en soliste.

en alliant délicatesse du chant et agilité guitaristique. Lui fait écho dans le même registre intime, mais rehaussé de couleurs instrumentales tirant vers le Brésil, la production – en public – du vétéran Horacio Molina distribuée en France par le label d'Eduardo Makaroff, *Mañana* (2006). La tradition des ensembles de cordes pincées a elle aussi pris un coup de jeune avec le pourtant très mature *Quinteto Ventarrón*, ▶



Photo : Claire Prouhet - Ariefacto

Ciro Pérez

les ensembles *34 puñaladas* (guitares et voix), *Palermo 5* ou encore le jeune trio Cataldi-Gorosito-De la Vega, qui en est déjà à son second enregistrement (*Sutil tango sutil* - 2007).

Parmi les guitaristes les plus référencés dans l'hexagone, on trouve Rudy Flores, folkloriste émérite avec son frère Nini, mais aussi Luis Rizzo, Adrien Politi ou le très électrique Tómas Gubitsch, tous trois interprètes au sein de leurs propres groupes mais aussi compositeurs prolifiques. Leonardo Sanchez, membre du trio *Gomina*, complice de Juan José Mosalini en quintette et dans leur traitement du



Alfredo Zitarrosa

répertoire piazollien avec l'ensemble de Basse-Normandie, accompagna aussi le chanteur Jaïro dans le répertoire de Ferrer-Piazzolla pour un disque produit en France, *Jairo canta Piazzolla* (2003).

Ciro Pérez, vieux baroudeur du tango établi en France en 1980, prolongea au cabaret *Les Trottoirs de Buenos Aires* une carrière argentine jalonnée de complicités majeures, dont celle de Grella et auparavant, dans son Uruguay natal, d'un monument national, Alfredo Zitarrosa. Il apparaît dans deux beaux disques en trio : *Pedacito de cielo* (avec G. Beytelmann (piano) et R. Tormo (contrebasse) chez ASPIC 1997), et plus récemment *Las siluetas porteñas* (Cinq planètes, 2006)

en compagnie de William Sabatier (bandonéon) et Norberto Pedreira (guitarrón et guitare), lui-même impliqué dans plusieurs ensembles.

Plus récemment, Diego Trosman s'est glissé avec le groupe *Yuyo verde* dans un paysage tanguero recentré sur la danse et la musique en vivo alors que Gustavo Gancedo, subtil arrangeur et instrumentiste de

deux beaux albums en septuor (*Tango para ustedes* - L'empreinte digitale, 2002) et quatuor (*Aquí y ahora*, 2004), est reparti vers son Cordoba natal et l'univers du folklore où il débuta avec le *Duo Salteño*. Un retour aux sources ponctué, avant son départ, par un disque en solo autoproduit (*Guitarra argentina*, 2006), mêlant justement tango et folklore. On guettera sa prochaine venue en France, comme celle de Pablo Bernard, un spécialiste de la guitare dix cordes dont le traitement des standards du tango ouvre une palette aux couleurs plus jazzy et tropicalistes.



Aníbal Arias

Ces derniers noms nous ramènent en Argentine, où l'on ne saurait oublier de citer des personnalités saute-frontières, grands apparieurs de climats, les Esteban Morgado, Luis Borda, Gustavo Mozzi, arrangeurs, compositeurs... et d'abord guitaristes. Comment conclure sans évoquer un soliste vétérán, Aníbal Arias, remis en lumière par le projet *Café de los maestros* et celui qui fut presque trente ans dans l'ombre de Mercedes Sosa avant de se décider enfin à enregistrer en solo, à 55 ans, un disque de tangos *Tango 12* : Nicolás "Colacho" Brizuela. ■

*Jean-Luc Thomas*



Photo : Philippe Fassier

Gustavo Gancedo

PUB